LA CRISE DE L'EGLISE
FAITS ET CONSEQUENCES

Par Samuel NYOM, vice-président de Pro Liturgia

I. INTRODUCTION

L'Eglise est en crise dans nos sociétés de vieille chrétienté (pour ne parler que d'elles) : ce constat, qu'il soit établi dans ou en dehors des milieux catholiques, dans la presse ou dans les milieux universitaires, semble unanimement partagé. Sociologues et experts de toutes tendances se plaisent à reconnaître le caractère vertigineux de l'effondrement quantitatif et « qualitatif » du catholicisme français et européen : baisse du nombre de baptêmes, chute du nombre d'enfants catéchisés, ignorance des vérités de la foi, chute de la pratique dominicale, effondrement des vocations religieuses et sacerdotales. Des enquêtes et des sondages permettent de mesurer les conséquences de cette crise en cours ; il serait vain, toutefois, de se contenter de ne faire une analyse qu'à partir de données chiffrées : la tendance inhérente à la modernité occidentale consistant à systématiquement réduire toute forme de réalité à des données chiffrables et quantifiables fait en effet perdre de vue aux « experts » et à ceux qui les suivent sans esprit critique que cette grille de lecture peut fausser la compréhension que nous avons de cette situation et, de là, nous conduire à proposer des réponses qui, quand elles n'aggravent pas le problème, sont parfaitement incapables de le résoudre.
Pour rendre compte de l'ampleur du phénomène de décomposition qui touche le christianisme latin occidental, il faut aussi remonter à la racine du problème. Car la racine de ce phénomène, en effet, relève moins d'une quelconque donnée quantifiable que d'une très profonde dégénérescence spirituelle dont aucune étude sociologique ou scientifique ne saurait véritablement rendre compte.
Or, le domaine dans lequel cette dégénérescence est apparue en premier et de la manière la plus spectaculaire est la liturgie, qui est et reste « la source et le sommet de la vie de l'Eglise » comme le rappelle le concile Vatican II. Touchant ainsi le « cœur battant » de la vie catholique, une crise touchant le culte liturgique ne pouvait que conduire à une crise plus profonde affectant le corps ecclésial tout entier, le menaçant d'une décomposition et d'une désintégration complète dont la crise morale actuelle n'est qu'un aspect. Le plus visible et le plus médiatique, certes, mais pas le plus important en terme de « valeur essentielle » de la foi chrétienne.

II. LA QUESTION DE LA TRADITION LITURGIQUE

Les dictionnaires nous enseignent que la « tradition » se rapporte à l'idée de la transmission ininterrompue d'un contenu culturel ou spirituel à travers l'Histoire depuis un événement fondateur ou un passé immémorial.
Le mot « tradition » vient du latin « traditio, tradere », de « trans », « à travers » et « dare », « donner ». La tradition permet de « faire passer à un autre, de remettre au suivant ». A ce titre, elle constitue un héritage immatériel formant l'agent permettant la conservation de l' « identité » d'une communauté humaine.
Mais au-delà de cette notion d'identité, dans son sens absolu, la tradition est surtout et avant tout à la fois une mémoire et un projet : une conscience collective se rapportant au souvenir d'un évènement qui a été et qui se conjugue avec le devoir de le transmettre et de l'enrichir.
Nous pourrions ajouter que la Tradition - au sens religieux du terme, cette fois - est d'abord un esprit ; mais un esprit particulier porté par des gestes précis et des formules verbales stables s'enracinant dans les profondeurs de l'Histoire, là où réside le Principe qui préside à l'Eglise et à

la foi qu'elle porte. Ce principe est l'irruption de Dieu dans l'Histoire des hommes et la mémoire qui nous en est parvenue grâce à l'Eglise.
En vertu de cette définition, la Tradition religieuse apparaît donc comme étant au cœur de la notion de transmission. Mieux encore : vécue dans son authenticité, elle est la condition sine qua non de la transmission de la foi chrétienne.
Tous les discours actuels entendus lors de « synodes diocésains » ou lus dans les feuillets des bulletins paroissiaux évoquant la nécessité d'inventer de nouvelles méthodes pour « transmettre la foi » résonneront toujours comme des discours creux et resteront comparables à des coquilles vides de tout contenu tant que ceux qui les émettent continueront de faire l'impasse sur cette notion fondamentale.
L'expérience des quarante dernières années nous démontre que lorsque les clercs choisissent, consciemment ou non, de rompre avec la Tradition chrétienne immémoriale (qu'il ne faut jamais confondre avec de simples habitudes d'un passé plus ou moins proche, plus ou moins idéalisé), la foi ne se transmet plus ; pire : là où elle subsiste encore à l'état de traces, elle se dénature au point de devenir, en de nombreux endroits, complètement méconnaissable ou simulée.
De fait, il est frappant de constater à quel point la notion de Tradition, pourtant si centrale dans la théologie et la pensée catholiques, semble avoir complètement disparue de la vie de l'Eglise. Le pontificat de Benoit XVI fut une tentative - hélas infructueuse au vu de ce qui s'est passé ensuite - de réhabiliter cette notion, notamment par la mise en avant de l'expression « Tradition vivante » et par l'insistance sur la notion de « continuité ».

III. UNE RUPTURE CIVILISATIONNELLE

Loin de limiter ses effets à la seule institution ecclésiale, la crise de la liturgie doit être comprise comme ayant des liens très étroits avec une crise plus globale : celle de la civilisation chrétienne, et donc des différentes cultures qui la composent ou qui en ont hérité.
Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les termes de « culte » et de « culture » ont la même étymologie : en réalité, la culture d'un peuple et le culte religieux de ce même peuple sont étroitement imbriqués, au point que l'on peut dire que le culte religieux est en quelque sorte une composante essentielle de toute culture humaine. Le contenu d'un culte exprimé à travers les rites donne un sens, une orientation à la culture, et non le contraire, comme le rappelle aujourd'hui le cardinal Robert Sarah. La dégénérescence de l'un entraînera donc fatalement la décomposition de l'autre.
Il est frappant de constater, à titre d'exemple illustratif, qu'en France le recul de la pratique des langues latine et grecque, dans le culte liturgique aussi bien que dans l'enseignement scolaire, s'accompagne d'une perte de la maîtrise de la langue française elle-même : on parle désormais le sabir imposé par les médias et qui est truffé de tics de langage qui n'ont aucun sens. Pourquoi cette perte ? Parce qu'à l'origine, la liturgie est cet acte par lequel une communauté humaine « communie » autour d'une transcendance ; le culte comporte en lui-même une puissance unificatrice et, par là, contribue à l'élaboration d'une culture qui est le moyen par excellence, pour les hommes de toutes conditions, de vivre non pas simplement les uns à côté des autres mais véritablement ensemble.
Dans les sociétés demeurées chrétiennes, le culte liturgique comprend donc bien ces deux dimensions, à la fois verticale - le cultuel - et horizontale - le culturel - qui se complètent et s'interpénètrent sans jamais être mises sur le même plan et se confondre : la transcendance, comme le souligne si bien Vatican II dans la Constitution sur la liturgie, doit toujours être considérée comme primordiale.
Il est donc juste d'affirmer que le modèle originel de la liturgie chrétienne est celui d'une communauté rassemblée autour d'une transcendance ou, plus exactement, orientée vers celle-ci.
Cependant, à un moment donné de l'histoire occidentale[1], intervient une rupture imperceptible au départ mais qui sera décisive par la suite. Elle se manifeste d'abord à la façon d'une

[1] De nombreux auteurs - dont Michel Onfray, Rémi Brague ou René Guénon - situent cette rupture à l'époque du Moyen-Âge tardif (fin du XIIIe siècle), c'est-à-dire au moment où commence la transition vers la « Renaissance ». Les développements résultant de cette rupture initiale dans la conception

dislocation du rapport de l'homme à la transcendance. Par réaction, et pour tenter de réparer ce rapport abîmé à la transcendance, des clercs introduisent des éléments qui amènent à évacuer la dimension communautaire de la liturgie au bénéfice de sa seule dimension verticale, contribuant ainsi à couper la liturgie de la culture. Dans un second temps, privée de sa source originelle, à savoir le culte, la culture entre à son tour dans un lent processus de désintégration aboutissant in fine à une atomisation croissante des sociétés occidentales désormais composées d'individus qui coexistent les uns avec les autres mais n'ont plus rien en commun.
Ce n'est pas un hasard si l'expression « vivre-ensemble » - expression parfaitement vide de sens si on ne la relie pas au problème de la culture - semble être devenue l'un des mots incontournables de la « novlangue » contemporaine, au point d'envahir jusqu'aux communiqués épiscopaux. Si cette expression fait florès, c'est parce qu'on s'emploie à ignorer que le seul moyen efficace permettant aux hommes de vivre ensemble, à savoir la culture, s'est littéralement elle-même désintégré dans le sillage de la désintégration du culte liturgique qui en était la source.
C'est donc bien, en définitive, la décadence de l'esprit liturgique qui entraîne dans son mouvement de chute celle de la civilisation occidentale tout entière.
Il semble difficile à un observateur avisé de nier que la situation actuelle du culte catholique soit aujourd'hui arrivée à un tel point de décomposition que la comparaison avec ce que fut la liturgie de l'Eglise dans le passé donne l'étrange et désagréable impression que les chrétiens ont, depuis Vatican II (mais pas à cause de Vatican II) littéralement changé leur religion, pour ne pas dire changé de religion. Quel rapport y a-t-il, en effet, entre les célébrations eucharistiques paroissiales auxquelles on peut assister de nos jours - célébrations insipides et inodores, célébrées sur de simples tables et copieusement agrémentées d'un verbiage inconsistant n'ayant plus qu'un lointain rapport avec les textes et prières proposées par le Missel - et le rite romain tel qu'il s'est développé depuis plus de quinze siècles ?
Quelle Eglise, quelle religion pourrait accepter de voir son cérémonial ou ses rites bouleversés dans leur identité la plus profonde comme ils l'ont été dans le catholicisme occidental au cours des quarante dernières décennies ?
De fait - n'en déplaise à nos pasteurs - c'est bien à une autre religion qu'à la religion catholique que se rattachent les « célébrations » liturgiques actuelles : une religion dans laquelle l'homme, enfermé dans l'espace clos de son horizontalité, s'autocélèbre dans une sorte de contemplation narcissique, coupé qu'il est de toute ouverture vers une transcendance supérieure. D'une certaine manière, on pourrait dire que les liturgies actuelles sont le résultat de l'application au culte chrétien de la logique finale du projet moderne né du pseudo-humanisme de la Renaissance tendant à bâtir un monde dans lequel toute référence à une Vérité révélée serait exclue afin de ne pas entraver la liberté de l'homme devenu unique acteur et responsable de sa foi par le biais de croyances « en kit » propres aux mouvements issus de la Réforme.
Peu de gens en Europe occidentale, et en particulier au sein de l'Eglise et parmi les clercs, semblent conscients de l'incroyable bouleversement auquel nous avons assisté durant les cinquante dernières années qui ont fait suite à Vatican II : par son ampleur comme par sa nature, il constitue un cas unique dans l'Histoire universelle. Aucune autre religion au monde n'a envisagé ou n'envisage de jeter aux orties, comme l'ont fait de larges parties de l'Eglise d'Occident, des pans entiers de son patrimoine rituel et symbolique.
Qui, en Europe de l'ouest, ne s'est jamais extasié, en regardant un reportage diffusé par une quelconque chaîne culturelle, devant la beauté et la splendeur des liturgies orientales, notamment orthodoxes, exprimant ainsi un goût, une réelle attirance pour une élévation spirituelle plus ou moins consciente mais toujours assumée ?
Paradoxalement, nous admirons chez les autres ce que nous avons détruit dans notre propre civilisation. Mais posons la question : que seraient devenues ces splendides liturgies orientales, ciments d'une culture commune, si ceux qui les célèbrent leur avaient appliqué le même

---

l'époque du Moyen-Âge tardif (fin du XIIIe siècle), c'est-à-dire au moment où commence la transition vers la « Renaissance ». Les développements résultant de cette rupture initiale dans la conception traditionnelle de l'univers constitueront ce que l'on appelle la modernité occidentale.

traitement dissolvant que celui que nous avons appliqué à notre liturgie latine ? Si des airs de mirliton ou de guitares électriques avaient remplacé, sous prétexte qu'il faut « plaire aux assistances », la splendide profondeur des chants byzantins ?
Comment ne pas se rendre compte du décalage - pour ne pas dire de l'incompatibilité - qu'il y a entre les « messes » d'une désespérante platitude telles qu'elles sont à peu près partout célébrées en France et la splendeur des édifices sacrés anciens - églises, basiliques, cathédrales - qui les abritent ? Quelle curieuse cécité spirituelle a donc frappé les occidentaux pour qu'ils ne s'aperçoivent pas de contradictions aussi évidentes ?
Il est frappant de voir à quel point en Occident la liturgie est un sujet qui souvent divise et fait couler beaucoup d'encre, mais qui fait rarement l'objet d'une réflexion en profondeur sur les origines et les causes de sa décomposition : réflexion qui seule pourrait amener à poser le diagnostique lucide qui aujourd'hui s'impose.
Une telle réflexion permettrait pourtant de jeter sur ce patrimoine aujourd'hui menacé d'une irrémiédiable disparition (comme le craignait Benoît XVI) un regard très différent de celui que lui portent actuellement de nombreux clercs et fidèles.
Prenons deux exemples. Celui du chant grégorien d'abord. Quiconque a étudié le « chant propre de la liturgie romaine » (cf. Vatican II), sait que ses origines remontent non seulement aux premiers siècles du christianisme, mais plonge ses racines jusque dans la spiritualité vétérotestamentaire telle que nous la rapporte le livre des Psaumes. Celui de la liturgie ensuite. Quiconque a étudié un tant soit peu sérieusement son histoire sait qu'elle tire une grande partie des éléments qui la composent - sens du sacré, de la transcendance divine, orientation de la prière vers ce Saint des saints qu'est le tabernacle, splendeur du rituel porté par la beauté des ornements et la dignité des ministres, usage de l'encens et agencement du sanctuaire - de la liturgie hébraïque telle qu'elle était célébrée dans le Temple de Salomon sous l'ancienne Alliance[2].
La disparition de ces éléments constitutifs de la liturgie romaine dans nombre de célébrations actuelles consacre par conséquent non seulement une rupture avec la Tradition proprement chrétienne, mais encore avec toute la spiritualité biblique et la culture juive - qui furent celles du Christ lui-même - depuis leurs origines les plus immémoriales.
Reléguée aux oubliettes, l'antique spiritualité est désormais remplacée ici par des « célébrations » n'exprimant tantôt que des valeurs à la mode, purement horizontales et humanitaires, là par une religiosité de pacotille dominée par un sentimentalisme assez proche de l'esprit du pentecôtisme américain en ce qu'il a de plus mièvre.
L'attitude de gravité, qui jadis dans la liturgie exprimait la conscience profonde qu'avaient fidèles et célébrants du caractère fondamental du mystère pascal, semble désormais partout remplacée par un état d'esprit marqué d'un irénisme béat laissant entendre que l'œuvre rédemptrice du Christ se résume à une sympathique - et superficielle - réunion pleine de gentillesse artificielle et de bons sentiments ; réunion dont, d'ailleurs, il semble toujours très difficile de définir le contenu et le but exacts.[3]
Or, une conséquence inéluctable de cette profonde rupture spirituelle ne peut mener qu'à une évaporation progressive, dans l'esprit des fidèles, des éléments les plus fondamentaux et les plus constitutifs de la foi catholique. En veut-on la preuve ? D'après une enquête publiée par Antoine Delestre dans un ouvrage collectif[4], seuls 21,5% des catholiques croient encore à la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, ce qui est un chiffre particulièrement catastrophique quand on sait le caractère fondamental de cet article de la foi chrétienne catholique.

---

[2] Voir à ce sujet Jean-Baptiste NADLER, *Les racines juives de la Messe*, éd. de l'Emmanuel.
[3] Ainsi en est-il l'expression « Bonne nouvelle », répété *ad nauseam* dans la phraséologie progressiste à la mode dans les structures paroissiales et diocésaines, sans que jamais personne ne prenne la peine de préciser que dans les Evangiles, elle recouvre une réalité théologique bien définie, à savoir la victoire définitive du Christ sur la mort et le péché, et non l'expression d'on ne sait quelle mentalité de « béni-oui-oui » et de bons sentiments dont les saintes Ecritures, à y bien regarder, ne portent pas la moindre trace.
[4] Jean-Pierre BASTIAN, *Pluralisation religieuse et logique de marché*, 2007.

Le principe fondateur et incontournable de toute réflexion sur les rapports entre foi et liturgie résumé dans l'adage lex orandi, lex credendi - à la loi de la prière correspond la loi de la foi - est donc devenu totalement étranger pour une majorité de fidèles qui pratiquent encore et, ce qui est nettement plus grave, pour un nombre important de clercs, évêques y compris.

IV. LA RUPTURE ANTHOPOLOGIQUE

Déjà porteuse de conséquences catastrophiques pour la foi, il semble que la crise radicale que traverse la spiritualité occidentale, laquelle se manifeste en particulier dans l'état de délabrement avancé de la liturgie latine, soit encore plus profonde et durable qu'elle n'y paraît.
En effet : au-delà de l'identité profondément judéo-chrétienne de la liturgie, c'est la notion fondamentale du rite sacré qui est presque partout remise en cause. Considéré comme un ensemble de prescriptions archaïques, arbitraires et contraignantes dans une société valorisant à l'excès la liberté individuelle et l'innovation, le rite n'apparaît plus que comme une aliénation - un carcan - dont il convient de se libérer pour vivre une foi enfin débarrassée de tout pharisaïsme.
Particulièrement révélateur de cette mentalité est le fait qu'il a été courant, au cours des messes de l'après-Concile, de voir des célébrants omettre volontairement certains rites pourtant constitutifs de la liturgie : celui du lavement des mains à l'offertoire, celui de l'encensement de l'autel et des offrandes (même au cours d'une messe importante comme celle du jour de Pâques), celui de l'obligation de porter les vêtements liturgiques prescrits. Souvenons-nous : il était courant, partout, de sauter à pieds joints par-dessus le « je confesse à Dieu » pour passer directement au « Seigneur prends pitié », de demander aux fidèles de dire avec le célébrant la conclusion de la Prière eucharistique (par Lui, avec Lui et en Lui...), de coller directement le « car c'est à toi qu'appartiennent » au « Notre Père »... Or, le problème n'est pas tant dans le fait que tel ou tel rite ait été omis alors qu'il est expressément prescrit par les livres liturgiques ; il est qu'en omettant un rite, c'est l'ensemble de la célébration liturgique qui perd sa cohérence, son unité, et se trouve affaiblie puisque privée de la symbolique et de la puissance signifiante à laquelle participait le rite omis. Par là même, l'absence de ce rite rend la liturgie comme « grumeleuse », à chaque fois un peu plus difficile à avaler et un peu moins apte à répondre aux besoins spirituels de l'homme, puisque la prescription dudit rite et son insertion dans le curusus liturgique était une réponse à un besoin anthropologique fondamental et originellement exprimé, parvenu jusqu'à nous par l'intermédiaire de la Tradition.
Cette importance fondamentale du rite dans sa capacité à apporter une réponse solide aux questionnements existentiels de l'homme a pourtant été soulignée par les anthropologues. En 1979 déjà, répondant à la question d'un journaliste de l'hebdomadaire « La Croix » lui demandant ce qu'il pensait des évolutions liturgiques en cours dans l'Eglise catholique, le célèbre intellectuel français Claude Lévi-Strauss déclarait : « Si vous voulez me faire parler en ethnologue, je vous dirai que ce qui se passe dans l'Eglise depuis le dernier Concile me trouble. Il me semble, vu de l'extérieur, que l'on appauvrit ou que l'on dépouille la foi religieuse (ou son exercice) d'une très grande partie des valeurs propres à toucher la sensibilité, qui n'est pas moins importante que la raison. […] C'est l'appauvrissement du rituel qui me frappe. Un ethnologue a toujours le plus grand respect pour le rituel. Et un respect d'autant plus grand que ce rituel plonge ses racines dans un lointain passé. Il y verra le moyen de rendre immédiatement perceptible un certain nombre de valeurs qui toucheraient moins directement "l'âme" si l'on s'efforçait de les faire pénétrer par des moyens uniquement rationnels [...]. Il faut qu'il y ait des expressions sensibles qui ne passent pas par le biais de la connaissance discursive. »[5]
Or, c'est paradoxalement pour (disait-on) rendre la liturgie plus accessible aux fidèles que le clergé « progressiste » des années 1970, ignorant visiblement cette réalité humaine

[5] Extrait d'un entretien donné le 24 janvier 1979 au journal « La Croix ».

fondamentale rappelée ici, s'est employé à détricoter la ritualité contenue dans le Missel romain, laquelle était déjà bien simplifiée par la réforme liturgique de 1969.[6]
Au cours de la célébration des funérailles - pour prendre un autre exemple - on voit que la puissance signifiante des rites est aujourd'hui systématiquement édulcorée, voire carrément remplacée par une sorte d'hommage dé-ritualisé au défunt, hommage parfois vaguement teinté de religion, mais toujours caractérisé par une indigence rendant la célébration parfaitement incapable de répondre aux questionnements fondamentaux de l'homme quant à la mort et au sens de sa propre existence. Quant à la consolation également. Les actuelles messes de funérailles, là où elles subsistent, ressemblent désormais à n'importe quelle autre messe : elles ont été privées de leur déroulement spécifique qui faisait que de la première note du « Requiem » à la dernière du « In paradisum », le croyant comme l'incroyant était enveloppé d'une ambiance spécifique - et ô combien pacifiante - qui le mettait dans un contact pour ainsi dire charnel avec la réalité de l'existence humaine à son niveau spirituel le plus élevé.
Le rite, qui pourtant, par le biais du symbole, permettait, dans la manière traditionnelle de vivre la liturgie, d'exprimer le mystère - c'est-à-dire l'Indicible divin - et prenait en compte tout l'être en faisant participer autant le corps que l'esprit à la prière, est désormais remplacé, du début à la fin de la célébration eucharistique, par un interminable et ennuyeux verbiage enrobé de pratiques devenues nébuleuses. Quelqu'un disait à ce sujet qu'on assiste à des « messes post-it » : chacun est invité à venir coller un pense-bête sur de vieux schémas liturgiques en voie de décomposition.
Peu étonnant, dans pareil contexte, que la messe ait été désertée par l'immense majorité des fidèles et qu'elle ne soit plus, pour la plupart de ceux qui n'ont pas abandonné toute pratique, qu'une obligation formelle dont on s'acquitte par habitude ou par acquis de conscience, mais dont l'indigence est telle qu'elle ne permet plus véritablement de nourrir la foi.
S'étant affranchie de la Tradition spirituelle issue tant de l'Ancien comme du Nouveau Testament, la crise actuelle constitue donc - et c'est ce qui en fait son caractère inédit - une rupture anthropologique d'une ampleur sans précédent et dont nous n'avons pas fini de mesurer les conséquences.

V. LE DIABLE CONTRE LA LITURGIE ?

Cette crise actuelle de la spiritualité occidentale, que l'on pourrait qualifier de « crise fondamentale » tellement elle touche aux fondements même de l'expérience religieuse chrétienne doit, pour être comprise, être replacée sans cesse au niveau supérieur révélant les véritables enjeux qui y sont attachés : le niveau eschatologique.
L'une des caractéristiques de la liturgie est qu'elle constitue, pour reprendre l'expression de l'abbé Claude Barthe, « une forêt de symboles »[7] dont chacun est une tentative d'exprimer, par le biais de l'analogie, de la connotation ou de l'association, ce qu'il y a d'inexprimable dans le Mystère divin.
Le mot « symbole » provient du grec *σύμβολον* - symbolon -, ce qui étymologiquement signifie « mettre ensemble, accorder pour révéler ». Or, dans l'univers mental de l'Antiquité grecque, l'antonyme littéral de ce qui relève de l'ordre du symbolique est ce qui relève de l'ordre du diabolique ; l'étymologie du terme diabolique est *διαβάλλειν*, - diaballein -, ce qui signifie à la fois « jetter un obstacle en travers du chemin (pour faire chuter celui qui avance) » et « rendre confus ».
Or, si l'on conçoit le symbole liturgique comme étant ce qui permet, par le biais de la comparaison, de l'association ou de l'analogie, de donner accès à une forme de réalité supérieure inexprimable par le simple biais discursif, on conçoit aisément que son exact opposé soit ce qui, au contraire « se met en travers » et constitue un obstacle pour accéder au mystère divin. Cet exact opposé, les Grecs l'appelaient « diable ».

---

[6] On remarque aussi que plus le langage employé en liturgie se veut compréhensible, moins les fidèles font attention à ce qu'ils disent et à ce que dit le célébrant.
[7] Claude BARTHE, *La Messe, une forêt de symboles*, éd. Via Romana, 2011.

Autrement dit, le diabolique, l'œuvre du diable pour les chrétiens, est par essence ce qui est contre le symbole, et donc par conséquent contre la liturgie, contre le rite. Ainsi, à la lumière de l'étymologie et de la linguistique se révèle se qui constitue l'enjeu fondamental de la crise de la liturgie occidentale : c'est bien l'action du « Prince de ce monde » qu'il faut voir derrière l'obscurcissement de la symbolique rituelle qui est l'une des caractéristiques majeures de la décadence de la liturgie latine.
Parce que la liturgie est par essence ce qui permet à l'homme, en obéissant concrètement au commandement divin « quaerite primum regnum Dei… »[8], d'entrer en communion avec son Créateur, elle est nécessairement au centre du combat eschatologique auquel se livrent le Bien et le Mal, et d'une certaine manière son enjeu principal. Combattre pour la restauration d'une vie liturgique authentiquement catholique, c'est donc œuvrer directement pour refaire de la liturgie un « pont » et un espace de communion entre Dieu et les hommes.

CONCLUSION

Trouvant son origine dans les remises en cause successives de la foi qui ont eu lieu lors de la Réforme protestante puis avec le rationalisme du XVIIIe siècle, la crise de la spiritualité occidentale semble, en ce début de XXIe siècle, atteindre un paroxysme dont la chute de la pratique dominicale et des vocations religieuses et sacerdotales ne sont en réalité que des symptômes très secondaires. Car c'est moins, en effet, dans les églises vides qu'il faut lire la crise de l'Eglise de vieille chrétienté que dans les églises qui abritent encore une forme de culte plus ou moins recomposé, revisité, recomposé, dévoyé.
La triple rupture - culturelle, spirituelle et anthropologique - dont est victime la foi chrétienne bouleverse de manière radicale la façon dont est comprise et mise en œuvre la liturgie de l'Eglise. Les « liturgies » actuelles s'éloignent dans le fond comme dans la forme de la liturgie telle qu'elle a été comprise au cours des siècles passés et depuis les origines du christianisme ; il n'est donc pas inutile de se demander si la tentative historique du christianisme occidental de se réconcilier avec la modernité ne s'est pas transformée en une liquidation pure et simple du patrimoine théologique et spirituel dont il était porteur.
Incapable, du fait de la crise de sa « tradition/transmission », de défendre son modèle de spiritualité et de se perpétuer dans la fidélité à sa propre nature, le catholicisme occidental croit pouvoir se régénérer en empruntant au protestantisme évangélique - c'est-à-dire à la forme de christianisme actuellement la plus éloignée de la tradition catholique et apostolique - des formes de dévotion davantage fondées sur l'émotivité débordante et le sentimentalisme que sur une expression mûre et équilibrée de la foi.
Raillé et rejeté par les uns, mal défendu par les autres, incompris et ignoré par la plupart, le patrimoine liturgique de l'Eglise n'est plus vécu et transmis que dans quelques monastères ou communautés religieuses rescapés du grand chambardement des années de l'après-Concile. Partout ailleurs - spécialement dans les paroisses - c'est la conscience même de l'existence de ce patrimoine qui semble s'effacer inexorablement des mémoires, constituant ainsi, comme on l'a dit plus haut, une catastrophe civilisationnelle comme l'Histoire en offre peu d'exemples.
Dans un tel contexte de délitement et de décomposition générale, il est bien difficile d'ouvrir des perspectives et de tracer un avenir au catholicisme occidental, même s'il semble qu'en ce début de XXIe siècle, la tendance allant dans le sens d'une dissolution toujours plus poussée du christianisme traditionnel commence à s'éroder et à s'affaiblir. L'effondrement en cours du mythe du « progrès », au sein des sociétés occidentales, concomitant à l'affirmation de certaines grandes civilisations et à leurs traditions ancestrales, pourrait bien à moyen ou à long terme, changer sensiblement la donne.
Au sein même de l'Eglise d'Occident, il semble que des yeux commencent, très timidement, à s'ouvrir, principalement parmi les fidèles et le jeune clergé. Ici, tel jeune curé rétablit dans sa

[8] *« Quaerite primum regnum Dei, et iustitiam eius, et haec omnia adicientur vobis »*, « cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Matthieu 6, 33).

paroisse processions et adorations du Saint-Sacrement ; là, tel groupe de jeunes catholiques fonde une petite schola grégorienne. Ailleurs encore, telle communauté sacerdotale réintroduit dans le programme de formation de ses prêtres des éléments de la tradition liturgique.
Il serait bien exagéré, toutefois, de voir dans ces initiatives, encore bien timorées et limitées, un réel renouveau. La crise de la spiritualité occidentale, c'est-à-dire de la relation à Dieu par la prière, et en particulier la prière liturgique, est bien plus profonde qu'il n'y paraît. Revenir des illusions mortifères de la génération précédente est une chose ; restaurer l'esprit de la Tradition chrétienne dans son authenticité, après des années de transmission interrompue, en est une autre.
Dans un contexte aussi délétère, il est à craindre que les jeunes générations, peu ou mal formées, privées de repères solides, soumises à toutes les influences et aux modes les plus contradictoires, ayant grandi dans des sociétés contemporaines marquées par un relativisme absolu et une valorisation à outrance de la subjectivité, n'effectuent leur « retour à la Tradition » que par tâtonnements désordonnés - parfois par simple goût - et ne parviennent finalement jamais à renouer de manière réelle et authentique avec les racines spirituelles de leur civilisation chrétienne.
Ce n'est, dans un premier temps, qu'en prenant conscience de l'exceptionnelle radicalité de la crise spirituelle que traversent les sociétés occidentales, et dans un second temps, en entreprenant une restauration complète de la Tradition liturgique et sacramentelle à partir des rares lieux de vie chrétienne - en particulier les monastères - n'ayant pas rompu le fil de la transmission, que l'Eglise d'Occident pourra sortir du long tunnel dans lequel elle semble encore avancer à tâtons faute de trouver des pasteurs diocésains capables d'indiquer où se trouve l'issue.